

# La valeur du plaisir

[Olivier Massin, 04.06.2015, version pénultième, à paraître dans J. Deonna & E. Tieffenbach, *Dictionnaire des Valeurs*, Paris, Ithaque]

Prendre plaisir à boire un bon vin, c'est bon. Le plaisir, n'est pas une valeur mais, au moins lorsqu'il est approprié, il a une valeur positive. Est-il également bon de prendre plaisir à boire un *mauvais* vin ? Il y a certainement là quelque chose de mauvais (autre que le vin), une faute de goût : on ne devrait pas jouir d'un tel vin, qui devrait plutôt nous déplaire. Pour autant, n'y a-t-il pas quelque chose de bon même dans un tel plaisir inapproprié ? Ne préférerions-nous pas, à tout prendre, prendre plaisir aussi bien dans les bons *que dans les mauvais vins*, plutôt qu'à ne prendre plaisir dans aucun vin ? Une telle préférence semble indiquer que nous attribuons une valeur positive aux plaisirs, même lorsqu'ils sont inappropriés. Mais alors comment nos plaisirs peuvent-ils être bons tout en étant inappropriés, c'est-à-dire, en un certain sens, mauvais ? Pour le comprendre, il faut mieux cerner la valeur du plaisir.

## La valeur du plaisir

Tout d'abord, la valeur du plaisir est une valeur *positive*. Elle a pour valeur opposée la valeur négative du déplaisir (plutôt que de la douleur : la douleur est comme le mauvais vin, ce dans quoi nous prenons –normalement– du déplaisir). Deuxièmement, la valeur du plaisir est une valeur **finale**, par opposition à une valeur **instrumentale**. Le plaisir est bon non (seulement) parce qu'il nous permet d'obtenir d'autres choses bonnes ; il est bon (aussi) par lui-même. De fait, on se réfère souvent au plaisir pour expliquer la différence entre valeurs finales et instrumentales :

Paul : Pourquoi la farine est-elle bonne ?

Julie : Parce qu'elle permet de faire des gâteaux au chocolat.

Paul : Mais pourquoi est-il bon de faire des gâteaux au chocolat ?

Julie : Parce qu'on peut les manger.

Paul : Mais pourquoi est-il bon de manger des gâteaux au chocolat ?

Julie : Parce qu'on y prend du plaisir.

Paul : Mais pourquoi est-il bon de prendre du plaisir ?

Julie : Mais enfin Paul, c'est comme ça : le plaisir c'est bon, c'est ainsi!

La valeur de la farine, des gâteaux, de leur fabrication est ici une valeur instrumentale : ces choses sont bonnes *en vertu du fait qu'elles permettent d'obtenir du plaisir*. Le plaisir, par contre est bon par lui-même : sa valeur est finale. (Notons que cela n'exclut ni que les gâteaux aient *aussi* une valeur finale, ni que le plaisir ait *aussi* une valeur instrumentale : peut-être, par exemple, le plaisir pris à boire un bon vin dispose-t-il à la générosité ou à la créativité).

La valeur (positive et finale) du plaisir est enfin une valeur **personnelle**. Le plaisir de Julie est bon *pour elle* d'une manière dont il ne l'est pas pour Paul. Cela ne revient pas à dire que le plaisir a une valeur **subjective**. Il ne faut pas confondre le fait que le plaisir soit bon *pour* Paul, avec le fait qu'il soit bon *selon* lui ou *à ses yeux* [Hartmann, 1932, vol. 1, pp. 207-208 ; Rønnow-Rasmussen, 2011]. La valeur du plaisir pour le jouisseur est à ranger avec la valeur d'un enfant pour ses parents, la valeur d'un pays pour ses citoyens, la valeur de la santé pour le malade, la valeur d'un prix pour son récipiendaire ou de la victoire pour le vainqueur : elle est relative à certaines personnes. Par contraste, les valeurs morales sont des valeurs impersonnelles : sauf à confondre « bon pour » (valeur personnelle) et « bon selon » (valeur subjective), il n'y a pas de sens à dire que quelque chose est moralement bon pour quelqu'un : ce qui est moralement bon est moralement bon *tout court* [Hartmann, 1932, vol. 1, p. 210 ; Scheler, 1955, p. 118 ; Von Wright, 1963, p. 120]. Pas ce qui est hédoniquement bon.

Le fait que la valeur du plaisir soit personnelle permet de lever notre paradoxe initial. La valeur négative d'un plaisir inapproprié est impersonnelle. Il est mauvais tout court de prendre plaisir à torturer un bébé koala. Un tel plaisir a néanmoins une valeur personnelle pour le tortionnaire. Bien qu'il soit mauvais, *tout court*, de prendre plaisir à de mauvaises choses, cela reste bon pour la personne qui prend ce plaisir. On peut même penser que c'est parce que les plaisirs sont bons pour leur sujet qu'il est mauvais de prendre du plaisir à de mauvaises choses. Le plaisir que Jules prend à brûler les ailes des mouches, ou le plaisir que prend Jacques à rendre confuse et pompeuse la présentation d'idées claires et simples, sont d'autant plus mauvais, *tout court*, qu'ils sont bons pour eux.

Tout plaisir, approprié ou inapproprié a donc une valeur personnelle et finale positive. Tel est notre bon plaisir. Cela est largement admis. Les partisans de l'hédonisme éthique –ou utilitaristes– ajoute que le plaisir est la *seule* chose qui possède une valeur finale positive. C'est un pas supplémentaire que n'impose pas de faire la thèse selon laquelle le plaisir est finalement bon.

## Le réalisme au sujet de la valeur du plaisir

Le plaisir est-il bon parce qu'on le désire ou qu'on l'apprécie, ou est-il bon indépendamment de cela ? Autrement dit, la valeur du plaisir est-elle **subjective** ou devons-nous adopter à son égard le **réalisme axiologique** ? Voici deux mauvaises raisons de penser que la valeur hédonique est subjective.

La première soutient que puisque tout plaisir est bon pour la personne qui a du plaisir, d'une manière dont il ne l'est pas pour les autres, alors sa valeur est subjective. Cet argument en faveur du subjectivisme des valeurs hédoniques repose sur la confusion, qui vient d'être diagnostiquée, entre valeurs **subjectives** et valeurs **personnelles**. Être bon *pour* quelqu'un, n'est pas (à tout le moins pas seulement) être *trouvé* bon, ou apprécié *par* cette personne. Le médicament est bon pour le malade même si dernier ne le croit pas, ou pense le contraire.

Un second argument en faveur du subjectivisme de la valeur hédonique s'appuie sur l'idée que puisque le plaisir étant un état mental, sa valeur ne peut exister hors de l'esprit. Cet argument repose pour sa part sur une confusion entre *exister dans notre esprit*, et *exister indépendamment de l'esprit*. Le subjectivisme est la thèse selon laquelle les choses de valeur ont une valeur parce que nous les apprécions, que nous les aimons, que nous les jugeons bonnes, etc : que nous avons *à leur égard des attitudes positives*. Or, premièrement, ce n'est pas parce qu'un état mental est « dans » notre esprit que nous avons une attitude quelconque à son égard. Deuxièmement, même s'il était vrai que nous fussions conscients de tous nos états mentaux, cela n'impliquerait pas encore que cette conscience soit positive (elle est intuitivement plutôt une attitude neutre). Enfin, même si nous avons toujours à l'égard de nos plaisirs une attitude positive, il resterait à montrer que nos plaisirs sont bons en vertu du fait que nous les apprécions, plutôt que l'inverse. Le fait que nos plaisirs soient des états mentaux n'implique donc pas que leur valeur soit subjective.

Il existe en revanche au moins trois raisons de penser que la valeur du plaisir est réelle, indépendante des attitudes que nous avons à son égard. Premièrement, si Paul prend plaisir à manger son gâteau au chocolat, il semble n'avoir guère besoin de trouver son plaisir bon pour que celui-ci le soit. La seule chose que Paul doit apprécier, ou trouver bonne, c'est le gâteau. Nous sommes souvent immergés ou absorbés dans l'objet de nos plaisirs. Cet oubli de nos plaisirs, plutôt que d'en menacer la valeur, paraît au contraire l'accroître. Que l'on se détourne de l'objet de nos plaisirs pour réfléchir sur nos plaisirs eux-mêmes et ceux-ci s'estompent, emportant avec eux leur valeur. Une considération voisine est souvent avancée à l'encontre de la thèse de

l'hédonisme psychologique, qui soutient que le plaisir est notre seul motif ultime : nous ne désirerions, au final, que notre plaisir. L'objection à l'hédonisme psychologique soutient qu'en vertu de ce qui précède, le plus sûr moyen de ne pas trouver de plaisir, est d'en chercher. Nous ne pouvons obtenir du plaisir qu'en cherchant à obtenir autre chose (on parle de « paradoxe de l'hédonisme » [Sidgwick, 1981, pp. 48-51 ; Scheler, 1955, pp. 59, 257-258]). De façon analogue, pour avoir du plaisir, il ne faut pas porter notre attention sur le plaisir : mieux vaut nous laisser captiver par son objet. Cela tend à infirmer la thèse subjectiviste selon laquelle la valeur du plaisir consiste dans le fait qu'il est apprécié. En effet, si la valeur de notre plaisir augmente à mesure que nous l'oublions, l'idée que cette valeur se résume au fait que nous apprécions notre plaisir paraît compromise.

Deuxièmement, le subjectivisme au sujet de la valeur du plaisir se heurte au dilemme suivant. Le plaisir est bon, soutient le subjectiviste, parce que nous avons à son égard une attitude positive. Cette attitude peut-être de deux types : un désir ou une émotion positive. Supposons pour commencer qu'elle soit un désir. Une caractéristique importante des désirs est que nous ne pouvons pas désirer ce que nous pensons déjà avoir. Ainsi ne pouvons-nous désirer que les plaisirs que nous pensons ne pas déjà éprouver. Comment un plaisir présent pourrait-il alors être bon, s'il ne peut être désiré ? Une première solution, pour le subjectiviste, est de dire que ce plaisir présent est bon parce que nous *l'avons* désiré précédemment. Mais il existe certainement des plaisirs surprenants, que nous n'avons nullement désiré avoir, comme celui que nous éprouvons lorsque, lors d'une éclaircie, nous apercevons les alpes depuis le jura. Une autre solution est de dire qu'un plaisir présent est bon parce que nous désirons continuer de l'éprouver. Mais cette solution n'explique au mieux que la valeur des phases temporelles *ultérieures* de notre plaisir, non la valeur de notre plaisir présent. Qui plus est, elle met la charrue avant les bœufs : intuitivement, ce n'est pas parce que nous désirons continuer à l'éprouver qu'un plaisir est bon, mais au contraire parce qu'il est bon que nous désirons continuer de l'éprouver. La valeur du plaisir semble donc irréductible au fait que le plaisir soit désiré.

*Quid* de l'autre option subjectiviste : la valeur du plaisir viendrait non des désirs, mais des émotions positives que nous aurions à son égard ? Etre bon, pour un plaisir, serait être aimé ou apprécié. Le problème est qu'une émotion positive a, elle-même, intuitivement le même genre de valeur finale et personnelle que celle qu'a un plaisir : on attribue en général aux émotions une **valence hédonique** : si les émotions positives sont plaisantes, alors au même titre que les plaisirs, elles sont aussi non-instrumentalement bonnes pour leur sujet. Apprécier son plaisir revient alors, peu ou prou, à prendre plaisir à son plaisir. Si tel est le cas, expliquer la valeur du

plaisir à l'aide d'émotions dirigées vers lui revient à reculer pour mieux sauter, car il reste à rendre compte de la valeur de ces émotions positives elles-mêmes. Par parité de raisonnement, nous sommes alors conduits à postuler l'existence d'émotions de troisième ordre dirigées vers elles (aimer aimer le plaisir) et ainsi de suite. Une telle régression est psychologiquement intenable : pour que notre plaisir soit bon, il n'est pas besoin que nous prenions plaisir à prendre plaisir à prendre plaisir à ...*ad infinitum* ... à boire du vin.

Enfin, l'approche subjectiviste de la valeur du plaisir se heurte à l'objection selon laquelle elle ne peut aisément rendre compte du fait que nos attitudes à l'égard du plaisir peuvent être, de même que nos attitudes à l'égard du vin, *inappropriées*. Intuitivement souffrir d'un plaisir (ou jouir d'un déplaisir) est, toutes choses égales par ailleurs, inapproprié : il convient de jouir de ce qui est bon (ou, à tout le moins, bon pour nous), et de souffrir de ce qui est mauvais (ou, à tout le moins, mauvais pour nous). Pour le subjectiviste, de telles attitudes inappropriées à l'égard de nos plaisirs sont impossibles : le fait même de souffrir d'un plaisir le rend mauvais, la souffrance dans le plaisir n'ayant alors plus rien d'inapproprié. Si nous pouvons souffrir de certains plaisirs, sans que ceux-ci perdent pour autant leur valeur positive, le subjectivisme au sujet de la valeur du plaisir doit être écarté.

En somme, tout plaisir, approprié ou inapproprié, est non-instrumentalement bon pour son sujet, que celui-ci y pense ou non, qu'il l'apprécie ou non.

### **La valeur et la nature du plaisir**

Comment expliquer cette valeur –positive, finale, personnelle, réelle– du plaisir ? On admet en général que toute valeur est fondée sur des propriétés qui ne sont pas elles-mêmes des valeurs, que l'on appelle des « propriétés naturelles ». Si nous disons que Rémi est un salaud, nous devons accepter qu'on puisse nous demander « pourquoi » [Zangwill, 2006 ; Rønnow-Rasmussen, 2011, chap. 1]. A cela on peut répondre, par exemple : parce qu'il vole dans la caisse de l'amicale des boulistes. Que Rémi vole dans la caisse est un fait naturel (un comportement) qui explique que Rémi soit salaud (un fait évaluatif). L'idée qu'une valeur –être un salaud– ne peut jamais s'attacher directement à son porteur –Rémi : elle ne peut le faire que *via* les propriétés naturelles qui la fondent –être un voleur. Cela n'implique pas que nous soyons toujours en mesure de dire *quelles* propriétés naturelles fondent une valeur : un tableau peut nous sembler beau sans que nous ne sachions dire exactement en quoi. Mais même sans savoir quelles sont les propriétés naturelles qui fondent la beauté du tableau, nous sommes convaincus qu'il y en a. Les propriétés naturelles

d'un objet qui suffisent à expliquer qu'il possède tel ou tel valeur, sont appelées la « base de **survenance** » de cette valeur. Quelle est alors la base de survenance de la valeur du plaisir ?

La réponse standard est que la valeur du plaisir est fondée dans sa nature, dans ce que le plaisir est. C'est parce que le plaisir est-ce qu'il est, qu'il est bon. Quelle est la nature du plaisir ? Il est généralement admis qu'un plaisir est un état mental, mais cela ne suffit pas. Que faut-il ajouter à un état mental pour qu'il soit un plaisir ? Les opinions divergent. Certains pensent qu'un plaisir est par nature un état mental qu'on désire non-instrumentalement avoir (ou continuer d'avoir). D'autres pensent qu'un plaisir est un état mental qui possède une certaine tonalité hédonique, comprise comme une qualité dont nous pouvons faire directement l'expérience. D'autres pensent qu'un plaisir n'est autre que la perception d'une valeur positive. D'autres encore pensent qu'un plaisir est un type primitif d'état mental ou d'attitude psychologique, etc. Appelons « plaisance », la propriété, *quelle qu'elle soit*, qu'il faut ajouter à un état mental pour faire de lui un plaisir. Un plaisir est un état mental plaisant. S'il n'y a pas d'accord au sujet de ce qu'est la plaisance, il est largement admis que la valeur du plaisir survient sur sa plaisance : le plaisir est bon en vertu du fait qu'il est plaisant. La plaisance est la base de survenance de la valeur du plaisir. Dans cette optique, la valeur du plaisir ne fait pas partie de sa nature : un plaisir est un état mental plaisant, et cette plaisance n'est pas une valeur mais une propriété naturelle —être désiré, avoir une tonalité hédonique positive...— qui fonde la valeur du plaisir. Une conséquence immédiate de ceci est que la valeur du plaisir *suit* de sa nature, sans en faire partie : c'est un peu la cerise sur le gâteau.

Je voudrais suggérer pour finir que cette approche orthodoxe est erronée. Si elle était vraie, nous devrions, lorsque nous faisons l'expérience véridique d'un plaisir, avoir d'une part l'impression qu'il est plaisant, et avoir d'autre part l'impression, distincte, qu'il est bon. Le plaisir de boire un bon vin, lorsque nous en sommes conscients, devrait nous apparaître comme plaisant, et *en plus de cela* (et même : en vertu de cela) nous apparaître comme bon pour nous. C'est là une description bien alambiquée de nos expériences de plaisir. Il semble en réalité que l'expérience de la valeur du plaisir ne se distingue guère de celle de sa plaisance. Lorsque nous disons « c'est bon » pour décrire une expérience nous ne voulons souvent dire d'autre que « c'est plaisant ». Tout ceci suggère, à l'encontre de l'approche standard, que *la plaisance du plaisir est identique à sa valeur*. La plaisance ne serait pas une propriété naturelle, mais une **propriété axiologique** [Von Wright, 1963, pp. 7, 63, 85 ; Scheler, 125-126]. L'idée qu'il faudrait d'abord élucider la nature du plaisir, pour ensuite s'interroger sur sa valeur est erronée. Ce n'est pas que la nature du plaisir fonde sa valeur, c'est, à l'inverse, que sa valeur fait partie de sa nature. De même qu'un génie, un chef-

d'œuvre ou un exploit –et contrairement à un dormeur, une peinture ou un éternuement– un plaisir est un *bien*, quelque chose qui est *par nature déjà chargée de valeur*. Un plaisir n'est pas purement naturel. Une objection immédiate à une telle théorie axiologique du plaisir, est qu'en identifiant la plaisance à la valeur du plaisir, cette dernière perd du même coup son fondement. Une réponse est que la valeur du plaisir pris à boire du vin survient non sur la plaisance de ce plaisir (elle lui est identique) mais sur son contenu : sur le fait que le vin semble bon (à tort ou à raison) à quiconque s'en délecte.

## Références

Hartmann, N. 1932. *Ethics*. 3 vols. London: George Allen & Unwin Ltd. New York: The Macmillan Company, Trad. Stanaton Coit.

Rønnow-Rasmussen, T. 2011. *Personal Value*. Oxford: Oxford University Press.

Scheler, M. 1955. *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs : essai nouveau pour fonder un personnalisme éthique*, trad. M. d. Gandillac, Paris: Gallimard.

Sidgwick, H. 1981. *Methods of Ethics*. Indianapolis: Hacket Publishing Company.

Von Wright, G. 1963. *The Varieties of Goodness*. London: Routledge & Kegan Paul.

Zangwill, N. 2006. "Moral epistemology and the because constraint." *Contemporary debates in moral theory*, ed. Jamie Dreier, Oxford: Blackwell., pp. 263–281.